

Documents pontificaux

Décret rouennais de canonisation

DU B. JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

Fondateur de la congrégation des Frères des
« *coles chétives* »

SUR LE DOUTE

Peut-on, en présence de l'approbation de deux miracles, procéder en sûreté à la canonisation solennelle de ce Bienheureux ?

L'Eglise du Christ, comme un champ ensemencé par la main industrieuse et vigilante de son Maître, brille de fleurs de plus d'une sorte. Cette même Eglise est aussi comparée à une reine qui "se tient debout dans son vêtement brodé d'or et environnée d'ornements divers". Et bien que la totalité de la loi soit comprise dans le précepte d'un double amour, il arrive que les manifestations de la charité, à cause des conditions variées de la vie humaine et de l'opportunité des temps, revêtent des formes multiples. C'est pourquoi Dieu, qui suscite des prodiges de cette vertu appropriés à chaque époque, a fait surgir à la fin du XVIII^e siècle un homme qui sût répondre aux besoins de son temps, en entreprenant de donner aux enfants pauvres d'alors une instruction sainte.

Cet illustre éducateur, qui a si bien mérité de l'Eglise et de la société civile, fut Jean-Baptiste de la Salle.

Après avoir fait au collège parisien de Saint-Sulpice le cours complet de ses études sacrées, il fut élevé au sacerdoce. Dans ces fonctions, sa gravité naturelle et son intelligence brillèrent si bien, qu'il fut aussitôt mis à la tête des prêtres ayant mission de grouper les fidèles en un petit cercle pour multiplier parmi eux les meilleurs fruits.

Mais une œuvre plus bénie, plus salutaire encore était réservée à Jean : celle de la pieuse éducation des adolescents pauvres. Et il parut qu'il y était porté, comme à son insu, par une sorte de dessein divin.

D'abord, par les soins de Roland, qui était son maître dans les voies de la piété, il fut mis à la tête des Sœurs de l'Enfant Jésus qui avaient charge d'élever honnêtement les jeunes filles pauvres.

Les écoles de cet Institut devinrent très vite si prospères que de toutes parts on eut le désir de procurer aux garçons de semblables moyens d'instruction et de salut. L'entreprise fut au commencement très modeste : une école fut annexée à la cure de Saint Maurice ; mais bientôt il arriva que ni le diocèse de Reims ni les frontières mêmes de la France ne suffirent à contenir l'œuvre nouvelle : elle s'étendit si largement et si loin qu'en l'année 1725, six ans environ après la mort de ce saint homme, la bulle du Souverain Pontife Benoît XIII, *In Apostolicæ dignitatis solio*, inscrivit cette institut si florissant au nombre des Congrégations pieuses. Il est merveilleux de voir avec combien de mérites la charité de Jean-Baptiste se déploya dans ce ministère. Il n'hésita pas, en effet, en vue de gagner à Jésus-Christ les enfants du peuple, à renoncer aux honneurs, à sacrifier sa fortune personnelle, à s'exposer au mépris, à subir les excès de la haine de beaucoup de gens, principalement de ceux qui favorisaient les partisans de Jansénius, et à se montrer magnanime envers ceux qui haïssaient jusqu'à son nom.

A toutes ses vertus, à l'honneur de sa mission publique d'éducation, il ajoutait encore les plus grandes vertus privées. Tant qu'il vécut, il fut, en effet, un admirable modèle d'humilité intellectuelle et d'obéissance : on vit briller en lui une piété pleine d'ardeur, une chasteté parfaite, une prudence supérieure, une frugalité, une austérité admirables. Tous ces mérites et la renommée de ses œuvres attirèrent vers lui tous les regards et tous les esprits. Et comme à tout cela vint s'ajouter le témoignage de miracles régulièrement prouvés, le Souverain Pontife Léon XIII, lui attribua les honneurs de la Céléste béatitude. Bientôt aussi, la cause fut étudiée de nouveau, et la procédure sur les deux miracles ayant été régularisée, le même Souverain Pontife décréta solennellement, la veille des calendes de mai de cette année, que l'un et l'autre étaient établis.

Suivant les statuts de ce tribunal sacré, un seul point restait à rechercher : à savoir si les honneurs de la sainteté pouvaient être SUREMENT décernés au bienheureux Jean-Baptiste de la Salle. C'est pourquoi, dans l'assemblée générale de cette Sacrée Congrégation, tenue le troisième jour des calendes de juin de la présente année, en présence de Notre Saint-Père, le Rme cardinal Lucido-Maria Parocchi, évêque de Porto et de Sainte-Rufine, Rapporteur de cette cause, proposa de discuter le doute suivant : *Si, la preuve des deux miracles subsistant, il peut être SUREMENT procédé à la solennelle canonisation du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle.* Tous ceux qui étaient présents, soit les RRmes Pères Cardinaux, soit les Pères Consultants de cette Congrégation des Rites Sacrés apportèrent leurs suffrages. Mais Sa Sainteté, pour implorer plus amplement les lumières de la suprême sagesse, différa de prononcer Sa sentence.

Mais aujourd'hui, Vie dimanche après la Pentecôte, en la fête solennelle de la Visitation de la Bienheureuse Vierge Marie,

Sa Sainteté ayant assisté très pieusement au sacrifice eucharistique dans ce palais du Vatican et étant assise au trône pontifical, fit mander près d'Elle les RRmes cardinaux Camille Mazella, évêque de Preneste, préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, et Lucido-Maria Parocchi, évêque vicaire de Rome, et aussi Jean-Baptiste Lugari, Promoteur de la Sainte Foi, et moi, secrétaire soussigné, et, en leur présence, prononça solennellement: SUREMENT, *il peut être procédé à la canonisation solennelle du Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle.*

Il ordonna, de plus, le sixième jour des nones de juillet 1899, que ce Décret devint de droit public, fût inséré aux actes de la Congrégation des Rites Sacrés et que des Lettres Apostoliques scellées fussent préparées au sujet de la cérémonie solennelle de Canonisation à célébrer un jour dans la Patriarcale Basilique du Vatican.

C . . . , évêque de Preneste,

Cardinal MAZELLA,
Préfet de la Sacrée Congrégation
des Rites.

Place † du sceau.

DIOMEDE PANICI,

Secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites.

Le nationalisme des américanisants.

Nous devons insister sur un caractère de l'américanisme, celui qui donne à l'esprit qui l'anime, aux préjugés et aux erreurs dont il se compose leur couleur particulière, en est la raison d'être et la fin, le *nationalisme*.

L'américanisme, en effet, n'est pas seulement un ensemble d'idées fausses, mais d'idées fausses avec un *caractère national* ; il n'est pas seulement un système de tendances pernicieuses, mais de tendances pernicieuses à l'*état national*.

Le *nationalisme* est au fond de l'américanisme comme l'esprit et l'âme qui l'informe, comme l'idée-mère qui produit toutes ses erreurs, comme le principe générateur du système.

Pour bien entendre ce *nationalisme*, en saisir la nature et en embrasser toute la portée, il est nécessaire de se rappeler l'origine du peuple yankee.

Chacun sait 1o que l'Anglais protestant est en majorité aux Etats-Unis ; 2o que l'Anglais protestant est naturellement *dominateur*. Cette dernière assertion est évidente comme le sole

pour tous ceux qui ont fréquenté quelque temps le peuple anglais ; lui-même s'attribue cette qualité ou ce défaut ; ses amis comme ses ennemis s'accordent à le lui reconnaître.

Il y eut un temps où le Mississippi et le St Laurent pouvaient devenir deux fleuves français. Si Louis XIV et même Louis XV avaient employé à la colonisation des immenses territoires qui bordent ces deux fleuves le dixième de l'argent et des vies qu'ils dépensèrent inutilement à des guerres insensées, la langue française dominerait aujourd'hui dans l'Amérique du Nord. Mais ces princes faillirent à leur mission, et la race anglaise prit sur le continent américain la place qu'aurait dû avoir la race française.

En s'établissant en Amérique, les Anglais y apportèrent leur haine séculaire contre les Français. L'histoire de l'Amérique du nord au XVII^e siècle et au XVIII^e est toute remplie par la lutte de la race anglaise contre sa rivale, avec l'Iroquois comme allié et instrument. Dans les siècles antérieurs, le peuple anglais avait fait à la France une longue et terrible guerre, connue sous le nom de *guerre de cent ans*, pour disputer au peuple français son propre territoire, prétendant que la France ne devait pas appartenir aux Français, mais aux Anglais. L'Amérique eut à son tour sa *guerre de cent ans*, dans laquelle l'Anglais s'obstina à arracher à la France le continent américain, d'abord en excluant la France de la vallée du Mississippi, ensuite en lui enlevant celle du Saint-Laurent. Cette seconde guerre de cent ans, aussi acharnée, mais plus malheureuse que la première, aboutit au traité de Paris, qui, en 1763, livra l'Amérique du Nord à l'Anglais dominant.

Mais ce triomphe ne suffit point à satisfaire la race anglaise. Alors commença, on peut le dire, une troisième guerre de cent ans, dont une des phases les plus importantes se déroule présentement sous le nom d'*americanisme*.

L'Anglais trouve d'autres races sur ce territoire où flotte son drapeau ; il y trouve spécialement cette race française, son éternelle rivale, qu'il n'a pu conquérir en France au XIV^e et au XV^e siècle, qu'il a soumise à son sceptre en Amérique, mais qui y vit encore et s'y multiplie, comme les Hébreux sous la domination de Pharaon. Il veut éteindre cette race française si résistante, et avec elle, les autres races étrangères, en se les assimilant : à cette assimilation, comme à une fin, est ordonné l'*americanisme* comme *moyen*.

L'Anglais protestant, avec le caractère de dissimulation qui lui est propre, évite de paraître attaquer ouvertement les nationalités diverses dont il poursuit l'anéantissement ; il se contente d'affirmer que les Américains des Etats-Unis ne doivent

former qu'une *nation* ; il cherche à créer, en lui-même et dans tous ceux qui habitent aux Etats-Unis, et à exalter une sorte de *sentiment national*. "Les Allemands, les Espagnols, les Français forment une même et unique nation ; pourquoi nous aussi ne serions-nous pas une nation ? Qui peut nous empêcher de faire la loi à l'univers ? Nos divisions. Eh bien, ne formons plus qu'un seul peuple, comme les Français ou les Suisses, et nul n'osera nous combattre." Les Anglais des Etats-Unis ne disent pas aux peuples divers qui habitent avec eux que cette *unité nationale* se fera à leur dépens et par leur assimilation et leur extinction. Ils se contentent de poser le principe de l'*unité nationale*, d'en vanter les avantages, réels ou supposés, de la faire désirer. Ils laissent au temps et aux événements la tâche d'appliquer le principe et d'en tirer les conséquences. Dans leurs calculs, la concentration nationale elle-même, à mesure qu'elle s'opérera, détruira les nationalités particulières au profit de la race anglaise : la nation américaine se formera par l'abandon des langues des minorités et l'adoption universelle de la langue de la majorité, par l'extinction des minorités, leur absorption et leur fusion dans la majorité : les Etats-Unis composeront une seule nation parce que l'Anglais dévorera les autres peuples et subsistera seul.

Mais, nous le rappelions à l'instant, il y a une race qui a plus particulièrement disputé à la race anglaise la possession du continent américain : c'est la race française. Aussi c'est contre la race française que le sentiment national aux Etats-Unis est spécialement dirigé. Tout américaniste est l'ennemi des Français, des coutumes françaises, de la race française ; pour le Yankee, le Français "est insupportable même à voir, *gravis etiam ad videndum* (1)"

Les prêtres et les évêques catholiques eux-mêmes, qui sont malades de l'américanisme, détestent la langue française, même ceux qui la parlent correctement, même ceux qui en reconnaissent l'incontestable supériorité sur la langue anglaise et voient en elle par excellence la langue des catholiques dans l'Amérique du Nord, comme en Orient. Ils n'aiment pas l'organisation des paroisses par langues, telle que la recommande le Saint-Siège, et vont jusqu'à préférer quelquefois que les paroisses demeurent sans pasteurs plutôt que d'y voir des prêtres d'origine et de langue françaises. Ils interdisent aux catholiques de langue anglaise

(1) Citerons nous comme spécialement gâté par l'américanisme Mgr I... qui a souvent scandalisé toute l'Eglise par son attachement aux écoles publiques et qui ne semble avoir appris le français en France que pour s'en faire avec plus d'autorité l'ennemi en Amérique?

de se réunir aux paroisses de langue française ou allemande, et permettent aux catholiques de langue allemande ou française de s'agréger à des paroisses de langue anglaise.

Ainsi l'américanisme recèle la guerre dans ses flancs, une guerre à outrance contre les nationalités et les races particulières, spécialement la race française; contre les langues particulières, spécialement la langue française. Tout américaniste doit vouloir et veut le règne exclusif de la race anglaise et de la langue anglaise dans l'Amérique du nord.

Nous parlions plus haut de l'école nationale. Nous en signalons la *neutralité religieuse* comme le caractère *essentiel*. Il faut en noter ici un autre caractère, qui n'est guère moins important, celui d'être une *école anglaise*. Si les Français, si les Allemands, si les autres peuples établis dans l'Amérique du nord veulent avoir des écoles où l'on parle leur langue, ils sont réduits à se cotiser et à ouvrir des écoles *privées* : dans les écoles *nationales*, on ne parle que l'anglais, parce que l'anglais est la langue *nationale*. Là même où les Français sont en majorité, bien plus, là où il n'y a presque pas d'Anglais, la langue française ne peut être la langue de l'école ; la langue de l'école, c'est la langue anglaise, parce que, pour les Yankees, la langue anglaise est la langue *nationale*.

On parle tant de liberté aux Etats-Unis ; il semble que les races diverses devraient, là au moins où elles forment des groupes importants, pouvoir obtenir des écoles où leur langue serait parlée. Oui, la liberté est grande aux Etats-Unis, mais sans préjudice de l'*unité nationale* au profit de la seule race anglaise. Les écoles sont des institutions de *la nation* : donc elles doivent être des instruments destinés à procurer l'*unité nationale* : donc une seule langue à l'école pour qu'il n'y ait un jour qu'une seule langue sur le territoire américain. Ainsi le veut le système *yankee* ou l'*américanisme*.

Une question se pose peut-être à l'esprit du lecteur : pourquoi les américanistes ne cherchent-ils pas à imposer la religion protestants comme la langue anglaise, puisque les auteurs du système sont protestants comme ils sont anglais ?

C'est que l'américaniste n'est plus guère protestant, il est plutôt rationaliste ou *indifférent*. Ou, pour parler plus exactement, il n'est plus protestant comme on l'était au XVIe siècle, il est protestant à la façon du XIXe. Il ne *proteste* plus seulement contre l'Eglise, il proteste contre la religion surnaturelle en général. "Excluons de l'Etat et de l'ordre public, non seulement la forme catholique, mais toute forme chrétienne, pour ne les soumettre qu'à la raison. Abandonnons les formes religieuses et le

sentiment religieux à la conscience individuelle : l'ordre public ne connaît plus qu'une maîtresse, la raison."

Ainsi l'américaniste est un protestant *avancé*, le protestant *libéral*, le protestant qui a tiré les conséquences de ses premières protestations, un protestant qui, dans l'Etat, à l'école, dans les institutions nationales, ne veut plus de religion révélée, mais la seule religion de l'avenir, le *libéralisme*, le *rationalisme*, le *naturalisme*.

Concluons. L'américanisme est le *nationalisme américain*, avec l'*indifférence* religieuse, ou le *rationalisme*, comme fondement, avec l'école *neutre*, dite *publique* ou *nationale*, comme instrument, avec la domination absolue de la *race anglaise* et l'assimilation et l'extinction de toutes les autres, comme fin et couronnement.

Concluons encore. L'américanisme est essentiellement *anticatholique* et *antifrançais* : anticatholique et ennemi à outrance de l'Eglise catholique, parce qu'il est le rationalisme même personnifié sur le continent américain ; *antifrançais* et acharné contre la langue et la nationalité françaises, parce qu'il est anglais, avec l'esprit exclusif et dominateur propre à cette race.

Concluons enfin. L'américanisme est une question de *race* doublée d'une question de *religion* : la race anglaise doit seule subsister dans l'Amérique du nord, avec l'indifférence religieuse comme loi fondamentale : guerre universelle et perpétuelle à la race française, qui est catholique dans le fond de l'âme et qui a disputé et continue de disputer la domination en Amérique à son éternelle rivale.

Français de la France, tâchez de comprendre !

Français de Québec, entendez !

DOM BENOIT.

AU KIANG-NAN

Le R. P. Van Dosselaere, de la Compagnie de Jésus, adresse aux *Missions catholiques* de Lyon une lettre extrêmement intéressante que celles-ci publient dans leur livraison du 23 juin 1899. Nous la reproduisons *in extenso* avec la note dont notre confrère de Lyon la fait précéder :

Un admirable mouvement vers le catholicisme se manifeste au Ngan-hoei et au Kiang-Sou. Ce que le R. P. Doré nous disait la semaine dernière du Heou-Kia-Tchouang (1) et ce que

(1) Le *Mouvement catholique* a publié la lettre du P. Doré. Voir page 27 du présent volume.

le R. P. Van Dosselaere nous raconte aujourd'hui du Pei-hien peut, en effet, s'appliquer à la plupart des missions du Kiang-nan. Nous ajouterons qu'au moment où paraîtra cette lettre, le florissant vicariat apostolique recevra un bien précieux surcroît de grâces en la personne de son premier pasteur, Mgr J.-B. Simon, qui sera sacré évêque à Chang-hai le 25 juin.

Il y a de la vie au Pei hien. Voici trois ans seulement que ce district de l'extrême nord du Kiang-son est formé et nous comptons déjà 800 baptisés. Cette année, le nombre doublera, car nos catéchumènes, au plus bas chiffre, sont 15,000. Pour les instruire, j'ai 30 catéchistes. Pourquoi si peu ? Parce qu'il faut se borner, hélas ! aux limites du budget.

La fidélité de nos néophytes à assister à la messe est vraiment consolante. Bien des chrétiens d'Europe pourraient venir chercher une leçon ici. Ils arrivent par centaines les dimanches, de 2, 4 et 5 lieues à la ronde ; pour ceux qui ont encore quelque argent en cette année de disette, le voyage représente une dépense de plus de 200 sapèques, soit, 1 fr. 50, somme énorme pour nos campagnards. La plupart apportent quelques galettes noires de sorgho ; car nous ne donnons rien, rien que la paille pour dormir. Ces braves gens rient de joie en saluant le prêtre, qui reste toujours leur grand ami, même quand il a dû les gronder, ce qui n'est pas rare. Pas commodes, en effet, les gens du Pei hien, race du Chan-tong pour la plupart, d'un caractère énergique, toujours prêts à sortir les lances et les fusils. Riches et bonnes natures, ils ont tout ce qu'il faut pour faire de valeureux chrétiens. Notez, en effet, qu'ils s'exposent à la persécution rien qu'en se déclarant chrétiens, et ils le savent bien.

Nos écoles rurales valent la peine d'être décrites. Local : deux ou trois chambres, en terre battue ou plus souvent en tiges de sorgho enduites de boue. Le local est fourni par les catéchumènes. Les choses s'y passent comme nulle part ailleurs. Ne vous figurez pas des bambins entrant deux à deux, en silence, ni des tables pour l'étude, ni au fond de la salle un *magister* à cheval sur la discipline. Le matin, le catéchiste, aidé des coqs et des chiens du voisinage, appelle son monde à la prière ; généralement tous sont présents, grands et petits, jeunes gens et vieillards ; puis, s'en va qui veut, pas n'est besoin de permission. Quelques enfants restent assis par terre ; ils crient à tue-tête quelque prière ou une page du catéchisme ; l'un s'en va chauffer la marmite à maman, va garder son petit frère, son âne ou son bœuf ; l'autre se rend à la pêche ou au travail des champs. Entre temps, ils continuent toujours, à force de cris, à se fixer dans la tête 2 ou 3 lignes. Les partants sont remplacés par de nouveaux arrivés ; c'est un va et vient continu, qui a au moins l'avantage de tenir le maître en éveil ; il a presque sans cesse quelques leçons à faire réciter.

De temps à autre, un bon paysan entre à l'école pour se reposer et fumer une pipe ; quelque mère de famille y fera irruption

pour donner une semonce à son fils, ou plus souvent pour maudire celui du voisin ; ou encore un vieillard y viendra écouter péniblement un brin de doctrine ; tout le monde y gagne. Comme résultat, il y a au Pei-hien des centaines d'enfants qui en savent assez long pour recevoir le baptême ? Quinze jours à l'école centrale suffisent pour leur apprendre le nécessaire pour la confession, la communion.

Les papas et les grands frères arrivent le soir, après une rude journée de labeur. On dit la prière et le chapelet ; on fume ; mais on apprend le texte et on écoute l'explication du catéchisme jusque bien avant dans la nuit.

Je le répète, le Pei-hien compte 15,000 catéchumènes, et si j'avais de l'argent pour établir des catéchistes, il y en aurait bien davantage. Toutes les semaines, on m'apporte des listes de nouveaux villages demandant à s'instruire.

*
* *

Je n'ai pas le temps de m'ennuyer : je suis littéralement écrasé de besogne. Entre deux catéchismes, je cours à mule visiter deux ou trois écoles ; on arrange des différends, besogne pénible mais journalière ; ou bien encore je me débats contre l'opposition des mandarins et des notables qui ne céderont que fort à contre cœur devant l'obstination du *diable d'Europe*. Oh ! la vilaine race des mandarins et des lettrés ! comme ils couperaient volontiers la tête aux chrétiens et surtout au Père. J'ai reçu je ne sais combien de fois l'avis que je devais être massacré, c'est bien gentil de leur part de m'aider à faire de bons et fréquents actes de contrition !

Les placards hostiles en ville et à la campagne se succèdent : 2,000 Grands Couteaux doivent venir, 600 sont réunis déjà près d'ici : "on doit me brûler, me couper en morceaux, m'assommer, me noyer, m'écorcher." Bref, nous sommes en danger. Mais bonhomme vit encore ! Qu'est-ce qui les empêche donc de venir, ces milliers de Grands Couteaux ? Ce ne sont certes pas les cinquante soldats de la ville, qui n'ont de *braves* que le nom ; ce ne sont pas mes 6 domestiques, j'ai bien quelques vieux fusils, et mes gens veillent à tour de rôle pendant les nuits obscures : mais qu'est-ce que cela ?

Malgré le danger, mes gens me sont restés fidèles et se montrent décidés à défendre l'établissement. La présence de 15 à 20 catéchumènes, qui se succèdent sans interruption pour se préparer au baptême, les rassure un peu. Et puis il y a... mieux : j'ai confectionné des bombes explosibles ! Dame, nous ne vivons pas dans les pays civilisés. J'ai donc quatre petits pots en terre cuite, une livre de poudre chinoise et des éclats de bouteilles ; enfin, une mèche de pétard plongeant dans la poudre. A la première panique, je fais éclater tout cela ; à la maison, chacun est convaincu qu'un de ces petits pots tuera 50 hommes à la fois. A la deuxième panique, encore quatre petits pots, de même forme, remplis de même matière et produisant même effet. Cela fait bien des bombes dans ma chambre : gare aux bouts d'allumettes.

La moindre imprudence pourrait bien me faire entrer inopinément dans mon éternité... autrement que par les sabres de mes amis les Grands Couteaux. Ce sont mes amis, en effet ; je prie pour eux, je dis des messes en l'honneur de leurs Anges gardiens ; et voilà ce qui me protège plus efficacement que tous mes pots en terre cuite. C'est égal, quelle vie !

Au moment même où je vous écris, il est une heure du matin ; nous avons eu une alerte vers 10 heures du soir ; ces messieurs devaient venir cette nuit.

* *

Et les brigands ! Toutes les nuits, on voit des incendies aux quatre coins de l'horizon ; tous les jours, on entend parler de fermes pillées, de voyageurs dévalisés ; tous les jours on amène au Tribunal du sous-préfet des brigands pris en flagrant délit ; mais mon vieux mandarin, fumeur d'opium abruti, les relâche presque toujours, moyennant rançon, cela va sans dire. Aussi, le commerce des brigands va bien au Pei hien, on y afflue de toutes parts. Il faut ajouter que les satellites et autres agents subalternes du tribunal sont des brigands en activité de service. Et voilà ce qu'on appelle pays civilisé ! On m'apprend cependant que mon mandarin commence à se réveiller de son indigne assoupissement. Aujourd'hui même, on lui a amené quatre brigands. Il les a fait mettre à la torture et a découvert qu'ils portent sur la poitrine et sur le dos, le caractère *Fou* (bonheur).

Ce sont des *Ta-tao-hoci*, en bon français Grands Couteaux. Justement, il n'y a que deux jours, le *tao-tai* de Sin-tcheou-fou a fait afficher des édits contre cette secte-là, Voilà le sous-préfet pris d'un beau zèle : il va faire étrangler demain les quatre nouveaux venus. S'ils eussent été brigands tout courts, ils auraient échappés ; mais pourquoi aussi porter sur soi ce caractère *bonheur* ! Voilà le malheur.

* *

Et mon malheur à moi, quel est-il ? Eh bien, j'ai une grosse peine au cœur. J'enregistre les baptêmes par centaines, j'ai 15,000 catéchumènes, mais... pas d'église. Rien qu'une grande chambre pouvant contenir 150 personnes. Comme l'hiver est passé, je vais construire une grande église en une heure : quatre poteaux en terre, avec des nattes pour nous protéger contre le soleil, et pour mes chrétiens, un grand enclos avec le ciel pour voûte ; les femmes et les jeunes filles, sous le hangar avec le bois de chauffage, à l'abri des regards. Magnifique ! Mais dans quelques mois, viendra l'hiver... Qui me donnera mon église en l'honneur de *Mater Dolorosa*, patronne du Pei-hien ?

Infériorité économique des nations catholiques

(Suite et fin)

Arrivons maintenant aux *nations déchues* et nous constaterons aisément que les causes du marasme où elles paraissent plongées ne se trouvent pas dans le catholicisme, mais s'expliquent par des contingences naturelles, parfois multiples et complexes, dont nous rappellerons seulement quelques-unes des principales.

L'Italie porta déjà une rude atteinte à son ancienne prospérité par les conflits sans fin entre les villes commerçantes rivales et les divisions intestines sans cesse renaissantes au sein même de ces petites républiques. Cependant, la cause principale se trouve ailleurs.

“ Un changement dans les grandes voies du commerce international, écrit Ch. Knies, a toujours été pour les peuples intéressés une question de vie ou de mort. C'est là un fait qui, à lui tout seul, donne la clef de plusieurs phénomènes importants dans l'histoire économique des nations. ” (1)

Et de fait, là se trouve la cause réelle qui mettait l'Italie dans l'impossibilité de se maintenir à son ancien rang. La découverte de l'Amérique et du chemin des Indes, ainsi que la conquête de l'Égypte par Sélim I (1517), devaient drainer le commerce, notamment le commerce avec l'Orient, dans de nouvelles voies. En outre, le conquérant turc anéantit, dans le Levant, les principaux comptoirs du commerce italien.—Les guerres de Napoléon ainsi que les guerres subséquentes précipitèrent la décadence de la nation.—L'Italie a souffert aussi et souffre énormément encore de l'anticléricalisme et surtout du machiavélisme, sacrifiant le bien-être de la nation au soi-disant “bien de l'Etat”.—Un système fiscal inique, pratiqué depuis de longues années, et des tarifs douaniers pernicieux pour l'industrie nationale ont achevé le découragement d'une population sobre, intelligente et active.—Enfin, le gaspillage financier, des essais de colonisation, d'autant plus ruineux qu'ils ne réussissent guère, et un militarisme outrancier, voilà une nouvelle série d'obstacles à écarter, avant que l'Italie puisse songer à reconquérir son rang perdu.

Différentes circonstances qui ne trouvent pas leur explication dans le catholicisme, mais dans l'histoire politique du pays, n'ont pas permis à l'Espagne de se créer une situation économique durable.

(1) *Politische Oekonomie*, p. 59.

La guerre fut de tout temps l'élément de vie du peuple espagnol. Huit siècles de luttes avec les Maures lui avaient appris à manier l'épée, mais devait aussi, pour un temps assez long, donner une empreinte au caractère de la nation ainsi qu'à toutes les institutions sociales et politiques. Et voilà que cette nation, aux sentiments nobles de justice et d'honneur, étrangère jusqu'alors aux préoccupations de boutiquiers, se trouva, subitement et sans la moindre transition, placée, par la découverte de l'Amérique, devant des questions agraires, industrielles, commerciales et maritimes ainsi que devant des problèmes de colonisation, comme jamais auparavant il ne s'en était dressé devant aucun peuple. Le premier effet de ce changement inattendu fut un essor inouï de toute la production nationale. Le développement à l'intérieur était trop exubérant et les conditions extérieures étaient trop antinaturelles, trop anormales, pour que cette magnificence se maintint.

Si l'Espagne qui fut au XVII^e siècle la plus riche et la plus puissante nation du monde, vit bientôt sa prospérité décroître, cette décadence n'était due, cependant, ni à la religion catholique ni à une irrésistible force d'expansion des Anglo-Saxons convertis au protestantisme. La cause de ses malheurs, il faut la chercher dans une série de révoltes sanglantes qui ont épuisé et son or et sa confiance en elle-même, dans d'incessantes agitations intestines, guerres civiles, prononciamientos militaires, chutes et restaurations de gouvernements, persécutions religieuses, suivies de divisions profondes et d'une lente déperdition de l'énergie nationale. La récente guerre qui a enlevé à l'Espagne les plus importants de ses débouchés coloniaux, porte à son paroxysme une crise qui n'avait déjà duré que trop longtemps.

Si l'Espagne est "catholique" au moment où elle est vaincue par les Américains, il n'est pas moins vrai de dire qu'elle l'était encore plus quand elle expulsait les Maures, s'annexait l'Amérique et triomphait sur les champs de bataille de l'Europe.

Si les ennemis de l'Eglise affirmaient, malgré l'évidence, que ce sont quand même les moines qui ont perdu l'Espagne, on pourrait soutenir, tout aussi bien, que ce sont les persécutions exercées contre ces moines qui ont contribué à faire déchoir la nation. Car il n'est certes pas superflu de rappeler, à propos de l'Espagne également, l'action dissolvante du libéralisme qui n'a cessé d'y jouer un rôle important et d'y fomenter l'esprit révolutionnaire. Quiconque a suivi notamment les événements de Cuba, est suffisamment édifié sur les sentiments patriotiques de la Loge et les intentions inavouables de la libre-pensée. Car, cette fois encore, le "coup" avait été souhaité et préparé par la franc-maçonnerie.

Quoi qu'il en soit, la chute de l'Espagne n'est pas irrémédiable et certains indices permettent d'espérer un relèvement. D'abord les ressources naturelles sont grandes et, sous ce rapport, l'Espagne occupe un des premiers rangs en Europe. Déjà actuellement les mines en exploitation couvrent une superficie de 249,300 hectares. La terre est, en général, d'une fertilité extraordinaire. L'importation en grande quantité de machines agricoles atteste que le paysan rompt avec la routine. Le développement de toutes les branches de l'industrie suit une marche parallèle. Sous le rap-

port commercial, le mouvement des échanges, qui n'était que de 200 millions vers 1850, atteint de nos jours 1 milliard et demi. Il y a vingt ans, Elisée Reclus, qui n'a certes pas une excessive tendance à exalter les peuples catholiques, disait déjà : " Des historiens ont parlé des Espagnols, comme d'un peuple absolument tombé. C'est une erreur. L'observateur impartial... est frappé des progrès de toute espèce qui se sont accomplis".

* * *

A la " décadence " des nations catholiques nous pourrions opposer l'"essor" des nations protestantes, et cela nous conduirait à douter quelque peu de la merveilleuse efficacité du protestantisme qui se donne avec tant de jactance comme l'auteur infaillible du bonheur des peuples. Le protestantisme n'a pas su " conserver " à la hanse allemande, à la Suède et au Danemark leur splendeur économique d'autrefois. En Prusse, le progrès s'est même passablement fait attendre, en ne venant s'y implanter qu'après l'annexion des provinces catholiques. Sous le rapport économique, la catholique Autriche ne le cède en rien à la Prusse protestante (1).

A. L'arrêt économique provoqué chez certaines nations catholiques par des circonstances purement fortuites et passagères, d'autres circonstances pourront substituer un nouvel essor. Qu'est-ce donc qu'un siècle ou même deux dans la vie des peuples ? Les nations protestantes sont seulement d'hier ; un lendemain heureux ne leur est pas plus garanti qu'aux nations catholiques.

L'orgueilleuse Angleterre, entre autres, ne doit son existence économique qu'à ses vastes possessions coloniales. Auxieuse, elle interroge déjà l'avenir. Car, non seulement elle trouve difficilement de nouveaux débouchés à sa surproduction industrielle nationale, mais les anciens aussi menacent de se fermer devant elle. Les pays considérés jusqu'ici par elle comme des colonies s'émanicipent de sa tutelle industrielle, et bientôt ne relèveront plus que de leur production indigène. L'Angleterre a fait faire un grand pas à la production, elle en a bien mérité ; elle doit à l'extension de son industrie son empire universel tel que, politiquement, il n'en a jamais existé,—empire ayant, malheureusement, plus d'un point de ressemblance avec l'ancien empire romain. L'empire anglais venant à chanceler au dehors, dans ses colonies, s'écroulera en même temps aussi à l'intérieur, et alors le monde de s'étonner de ce que l'édifice, dans tous ses éléments et dans toutes ses parties, fût vraiment si vermoulu et si caduc. Pour l'Angleterre, tous les moyens d'existence sont en raison directe de son influence politique, et c'est là précisément son grand malheur. Continuellement, elle se trouve sous la menace d'être écrasée et broyée par le propre poids de son œuvre. Les autres nations n'ont

(1) L'historien JANSSEN (*Geschichte des deutschen Volkes*, achter Band, pp. 1 à 358) accumule les faits établissant d'une façon irréfutable comment la Réforme a pendant un long demi-siècle provoqué la déchéance économique de l'Allemagne et causé un véritable recul de la civilisation.

qu'à contrecarrer la politique coloniale anglaise, et l'Angleterre aura vécu. Et voilà, dans l'ordre des contingences, du fortuit et de l'accidentel, un phénomène entre mille, assurant aux nations catholiques l'éventualité d'une revanche.

* *

Nous ne croyons dépasser en rien la limite du cadre que nous nous sommes tracé pour cette étude, avant tout mais non exclusivement économique, en étendant au large domaine de la civilisation proprement dite notre comparaison entre le catholicisme et le protestantisme. Sous ce rapport, la supériorité du premier éclate au grand jour. Considérons donc un instant l'œuvre de l'évangélisation et de la colonisation.

A partir du XVII^e siècle, époque de l'écllosion du protestantisme, l'occasion se présente belle pour arborer le drapeau de la civilisation dans les "colonies". Comment les différentes nations entendent-elles la "colonisation"? Les colonies de Louis XIV, au Canada, peuvent rivaliser avec les plus florissantes colonies des autres nations, si "coloniser" veut dire défricher et cultiver le sol. Si "colonisation" est, au contraire, synonyme d'exploitation des indigènes au profit des immigrants, c'est aux Anglais que revient la palme. Et si "coloniser" signifie apporter la civilisation aux peuplades étrangères, nous sommes d'avis que les Portugais et les Espagnols des XVII^e et XVIII^e siècles ont été les meilleurs colonisateurs du monde.

Dans la suite, les Hollandais et les Anglais supplantèrent l'Espagne et le Portugal dans leur commerce et leurs colonies, et les germes de civilisation qui y avaient été acclimatés ne furent plus guère cultivés; le christianisme dut céder le pas au trafic.

Et actuellement encore, la France montre, à Madagascar par exemple, à quel degré elle est toujours apte à coloniser et à civiliser. Pour l'Angleterre, nous avons dit déjà ce que le terme "civiliser" implique. Les Yankees se montrent les dignes cousins des Anglais, car ils viennent d'appliquer aux Indiens une méthode de civilisation qui a déterminé ces derniers à quitter en masse les Etats-Unis pour aller s'établir au Mexique.

Un mot des "missions". L'initiative de nos missionnaires catholiques ne soutient-elle pas avantagusement la comparaison avec le zèle des missionnaires protestants? Une seule voix s'est-elle élevée pour contester le mérite des missionnaires catholiques et leur supériorité sur les missionnaires protestants, depuis que l'explorateur Wissman a si solennellement rendu hommage à l'activité que les premiers déploient dans les possessions allemandes d'Afrique?

Nous lisons dans le *Bien Public* (2 oct. 1898) l'opinion d'un haut fonctionnaire allemand en Afrique sur les diverses missions du continent noir. La voici: "De toutes les missions, les seules qui soient bonnes, qui fassent œuvre utile et que l'on devrait s'efforcer d'attirer en Afrique, sont les missions catholiques romaines. Elles seules font des hommes, des travailleurs, des êtres armés pour la vie". Qu'on juge, d'après pareil témoignage, de l'efficacité du *sense of life*, comparée à celle du *sense of sin* sous

l'influence duquel nos missionnaires catholiques vivent pourtant et agissent. Ou bien ne seraient-ils pas, peut-être, eux qui ne rêvent que les voluptés du martyre, l'expression et la preuve vivantes de la valeur de la morale catholique et divine renfermée tout entière en ce mot : *sacrifice* ?

Aussi l'héroïsme de nos missionnaires et leur esprit civilisateur ne se sont-ils jamais démentis dans aucune partie du monde. Inutile de faire ici une sorte de catalogue des grandes œuvres accomplies par eux, pour établir que l'Eglise catholique possède et sait communiquer à ses enfants un principe de vie et d'organisation admirable. Sur ce point, rappelons seulement ces lignes de Jules Michelet : " L'histoire du monachisme comprend d'immenses phases religieuses ; c'est presque l'histoire de l'Eglise elle-même. Trois grands noms la résument et la divisent naturellement : St Benoît, St François et St Ignace de Loyola ; trois époques qu'on peut résumer en trois mots : *le travail, l'amour et l'action*... On ne saurait jamais assez louer le dévouement de ces moines (jésuites) : leur héroïsme en Europe nous est connu, et aujourd'hui, si l'on n'avait pas détruit leur ouvrage, la Chine serait un peuple civilisé ".

Nous l'avons démontré à suffisance : le catholicisme n'amène nullement une défaillance de l'énergie entraînant un affaiblissement de l'activité dans l'ordre naturel. Les nations catholiques ont créé la civilisation, c'est-à-dire, le progrès matériel et moral. De nos jours, elles ne sont pas plus abâtardies que les nations protestantes : témoins la France, la Belgique, l'Autriche. Quant à l'avenir de certaines nations catholiques, de l'Espagne, de l'Italie, il serait téméraire de le préjuger. Les pays protestants non plus ne seront pas éternellement à l'abri des déboires coloniaux. Le catholicisme, quoi qu'en disent ses détracteurs, peut, sous le rapport économique comme sous tant d'autres, être fier de son œuvre et avec Cicéron nous concluons : *res loquitur ipsa, judices, quæ semper valet plurimum.*

J.-B. WEYRICH.

Le mouvement catholique

AU CANADA

La nomination du délégué apostolique au Canada n'est pas encore proclamée officiellement que déjà elle a été accueillie par la bordée traditionnelle du traditionnel Wallace, grand maître des orangistes et des esprits mal dégrossis. Ce personnage, qui n'a de considérable que son outrecuidance et son fanatisme, veut bien concéder à Mgr. Falconio que s'il ne vient ici que pour

remplir une mission religieuse, on le laissera tranquille, mais que s'il a le malheur de mettre seulement la moitié d'un pied sur le domaine politique, il recevra une leçon dont il ne perdra pas le souvenir. A ce trait de délicatesse, on a reconnu l'homme, avec tout son esprit, avec toute la générosité de son caractère.

Mgr. Falconio, si c'est bien lui qui est désigné comme délégué, viendra ici comme représentant du Pape, avec des instructions du Pape qu'il remplira avec tout son jugement et toute sa conscience. Ce sera un homme de Dieu envoyé par l'Homme de Dieu pour collaborer, dans notre humble sphère, à l'œuvre de Dieu qu'accomplit depuis dix-neuf cents ans la sainte Eglise romaine. Il tiendra du Clarke Wallace le compte qu'il faut. Il y a gros à parier que ce sera peu.

Le grossier personnage parle de leçon. Il y a, en effet, une leçon que lui et ses pareils n'ont pas encore apprise, grâce à la division des catholiques, mais qu'ils pourraient bien apprendre le jour où tous les catholiques du pays, réunis en phalanges serrées pour la défense de la justice et le triomphe du droit, exigeraient, avec l'appui des éléments modérés et des hommes d'ordre de toute nationalité et de toute croyance, la pleine et légitime satisfaction des revendications qu'ils ont à formuler. Ce jour-là, le Clarke Wallace et sa bande, réduits à leur expression naturelle, feront la figure de la troupe de brigands que les agents de l'ordre forcent à dégorger tout ce qu'elle a volé, au mépris des lois divines et humaines.

Sans doute, il y a des préliminaires à cette leçon, et c'est probablement parce qu'il pressent que Mgr. Falconio vient les poser que le chef orangiste s'est livré à cette brutale attaque. L'union des catholiques se refera, si Dieu, prenant pitié de nous, retarde de nous châtier pour les fautes commises, que cela plaise ou ne plaise pas aux intolérants qui profitent de nos divisions pour nous opprimer. Et l'union se refaisant, non sur le sable mouvant des expédients, mais sur le terrain solide des principes, suffirait à déterminer une croisade à laquelle la secte hargneuse et brouillonne des orangistes n'opposerait pas la résistance d'un fétu de paille.

Nous nous réjouissons du choix fait de la personne de Mgr. Falconio comme premier titulaire de la délégation apostolique au Canada, et d'avance nous lui offrons nos hommages et lui souhaitons la plus cordiale bienvenue. C'est un religieux, c'est un évêque, c'est donc plus spécialement un homme de Dieu, ayant reçu l'abondance des lumières et des grâces et apportant avec lui l'abondance de l'autorité, les trois conditions les plus propres au succès d'une mission comme celle dont il est chargé. Dieu veuille

exaucer les vœux que nous formons pour la pleine et entière réussite de cette importante mission !

Vendredi était l'anniversaire de la mort du très regretté Mgr. Laffèche. L'occasion a été célébrée la veille, à la cathédrale, par un imposant service funèbre auquel assistaient, dans la prière et le recueillement, un nombreux clergé et de nombreux diocésains venus pour témoigner de leur fidélité à la mémoire de l'illustre défunt.

Mgr. Cloutier, l'évêque élu des Trois-Rivières, est entré en retraite vendredi et n'en sortira que la veille du sacre. Nous croyons devoir reproduire du *Trifluvien* les renseignements suivants relatifs à la cérémonie du sacre et aux manifestations qui la suivront :

Les prélats assistants, au sacre de Mgr. Cloutier, seront NN. SS. Labrecque, évêque de Chicoutimi, et Blais, évêque de Rimouski. On remarquera que les chefs des cinq diocèses formant la province ecclésiastique de Québec auront ainsi un rôle à jouer dans cette solennelle circonstance : Mgr. Bégin, archevêque de Québec et métropolitain, prélat consécrateur ; Mgr. Cloutier, évêque des Trois-Rivières, évêque à consacrer ; Mgr. Labrecque et Mgr. Blais, prélats assistants ; Mgr. Gravel, évêque de Nicolet, prédicateur. Pouvait-on cimenter d'une façon plus heureuse l'unité de pensée et d'action de cette grande province ecclésiastique ?

Après la cérémonie de la consécration, deux adresses seront présentées à Mgr Cloutier : l'une par le clergé du diocèse et l'autre par les citoyens.

A une heure de l'après-midi, il y aura banquet au Séminaire ; à trois heures, réception à la Providence ; à cinq heures, bénédiction solennelle du Saint-Sacrement à la Cathédrale, où les diverses congrégations, sociétés de bienfaisance et autres présenteront des adresses à Mgr Cloutier.

M. l'abbé Ozias Corbeil écrit du Yukon à un des prêtres de l'archevêché à Ottawa, déplorant le degré d'immoralité qui existe à Dawson City. Il dit que les trois-quarts des maisons détruites récemment par le feu étaient des lieux de débauche et des buvettes. M. l'abbé Corbeil voit le doigt de Dieu dans la récente conflagration qui a détruit la partie commerciale de Dawson.

Il donne, dans la même lettre, quelques détails sur la situation religieuse dans la région dont Dawson est le centre.

Quatre églises ont déjà été construites, une à Dawson, une à Selkirk, une à Hunker Creek et une à Last Chance Creek. Trois autres seront bâties dans le courant de l'été.

Les Sœurs de Ste. Anne, dont la maison-mère est à Lachine, Que., ont établi un hôpital à Dawson et elles y élèveront plus tard un couvent. Il y a actuellement quatre missionnaires à Dawson, les RR. PP. Lefebvre, Desmarais, Gendron et l'abbé Corbeil.

Sa Grandeur Mgr. Bruchési paraît s'employer activement à la glorification de la mémoire de Mgr. Bourget. C'est ainsi qu'il vient de s'inscrire en tête d'une liste de souscription ouverte pour lui élever une statue en face de la cathédrale St Jacques. L'exécution du monument a été confiée à l'artiste canadien P. Hébert et on se propose d'en poser la pierre angulaire le 30 octobre prochain.

Nous savons, d'autre part, que l'archevêque de Montréal encourage et stimule le dessein conçu par quelques prêtres de l'archidiocèse de rassembler les éléments nécessaires à la publication d'une vie de l'illustre prélat défunt. Enfin, si nos renseignements ne nous trompent, il aurait répondu à l'un de ces prêtres qui n'avait pas voulu répondre à cette généreuse inspiration sans lui en parler : "Je ferai mieux que vous encore, car moi je vais m'occuper de réunir les documents, attestations et preuves pouvant servir à l'institution d'un procès en béatification de mon glorieux et vénéré prédécesseur."

Mgr. Bourget fut, par sa science, par son courage, par la sainteté de sa vie, par l'exercice des plus hautes vertus apostoliques, l'un des plus grands évêques dont le Canada catholique s'honore, et l'Eglise canadienne toute entière s'associera avec joie et reconnaissance au projet formé par Mgr. Bruchési.

AUX ETATS-UNIS

L'archevêque de Manille, Mgr. Fernardino Nozaledo de Vila, un Espagnol, sacré évêque en 1890, établit comme suit la situation des catholiques aux Philippines : L'archidiocèse de Manille compte 1,817,445 catholiques ; le diocèse de Cebu, 1,748,872 ; celui de Jaro, 4,310,754 ; celui de Vigon, 997,629, et celui de Camarines,

491,298. Les ordres religieux établis dans les îles sont : les Franciscains, 155 membres ; les Dominicains, 109 (l'archevêque appartient à cet ordre) ; les Augustins, 228 ; les Récollets, 233 ; les Jésuites, 186 ; les Capucins, 16 ; les Bénédictins, 16, et la Société de St Vincent de Paul, qui compte 675 indigènes parmi ses membres, les autres étant Espagnols de naissance.

Parmi les maisons d'enseignement, on compte 4 grands séminaires, où l'on forme les ecclésiastiques, et l'Ateneo, un établissement dirigé par les Jésuites et subventionné par la municipalité. L'instruction des jeunes filles est exclusivement aux mains des religieuses.

La commission des écoles publiques de Hanover, Pe., avait fait venir de Ashley, même Etat, M. Thos. B. Chrosthwaite, gradué avec haute distinction de l'école normale de Pennsylvanie et de l'Université Harvard et possesseur de diplômes d'instituteur obtenus à New-York et à Boston, pour lui confier les fonctions de surintendant des écoles. Il vint et donna complète satisfaction, jusqu'à ce qu'un des commissaires s'avisât de lui demander à quelle religion il appartenait. Laissons maintenant la parole à M. Chrosthwaite : "Quand j'eus répondu que j'étais catholique, les commissaires me demandèrent ma démission volontaire, en me disant qu'il existait dans la ville de fortes antipathies contre la religion catholique. Je refusai. Alors, on réduisit de \$1,200 à \$400 par année les émoluments attachés à ces fonctions. Je tins bon quand même. Mais, de façon ou d'autre, la ville eut connaissance de cette situation et tout un soulèvement s'y produisit. On se répandit en menaces contre moi et la commission me conseilla de quitter la ville le jour même, ce que je dus faire par voie de Baltimore et Harrisburg, au lieu de me rendre à Boston, comme je m'étais proposé de le faire."

La voilà encore, la tolérance protestante.

Nous détachons d'une lettre d'un correspondant de Cuba à la *Croix* de Paris :

L'américanisation de Cuba ne va pas sans l'introduction inquiétante du protestantisme. Déjà à la Havane fonctionne une chapelle épiscopale, une église Baptiste, une église Evangélique cubaine, autant de morales en théorie, si ce n'est en action, et dans les principales villes de Cuba, il y en a aussi pour tous les goûts. La Franc-Maçonnerie ne pouvait manquer d'accourir à la rescousse avec la *Grande Loge de l'île de Cuba*, la *Paix* et la *Con-*

corde, le *Progrès*, l'*Amour fraternel*, toutes institutions qui comblent des lacunes, car il est bien entendu que dans l'Évangile il n'est question ni de paix, ni de concorde, ni d'amour fraternel, ni surtout de progrès.

Comme compensation, le correspondant mentionne le bien fait par les Jésuites :

A la Havane donc, le collège de Bélen (le collège des Jésuites) est le centre religieux par excellence. Rappelons, en passant, que là est aussi l'asile de la science, et que l'Observatoire, sous la direction d'un savant Père, envoie au monde entier des observations météorologiques qui ont rangé cet établissement parmi les plus célèbres. Les Pères Jésuites ont su grouper autour d'eux les œuvres les plus importantes : la Conférence de Saint-Vincent de Paul, l'apostolat de la prière, les catéchismes, légion sacrée qui combat le bon combat pour le triomphe de l'Église catholique à Cuba. Pour l'œuvre des catéchismes, ils se sont associés de pieuses chrétiennes qui se sont faites catéchistes volontaires et se dévouent à la préparation des enfants à la Première Communion.

Rappelant ensuite le préjugé qui se traduit dans les distinctions entre les races et les conditions, dans l'horreur de la promiscuité dans les églises, il ajoute :

Beaucoup de gens en sont là à Cuba, et cet esprit de pharisaïsme a déjà causé la perte de trop de familles cubaines, qui, émigrées durant l'insurrection aux États-Unis, se sont laissées prendre à la propagande protestante. Nous en connaissons auxquelles il a suffi de dire : " Comment, vous allez à l'église catholique ! mais vous ne savez donc pas qu'elle n'est fréquentée que par les plus basses classes ! Venez à la nôtre, vous n'y rencontrerez que des gens de votre monde, des gens comme il faut, " pour qu'elles aient pris le chemin des églises protestantes. Dieu veuille qu'elles l'aient oublié en rentrant à Cuba !

On voit quelle situation religieuse déplorable a déjà réussi à créer, dans ces nouvelles possessions, l'indifférentisme du Yankee couvrant mal une hostilité sourde et un travail persévérant contre la seule religion active, le catholicisme.

AUTRES PAYS

ITALIE.—Dimanche le 6 juillet, en la fête de la Visitation de la Sainte-Vierge, le Souverain Pontife a posé trois actes importants. Il a solennellement promulgué les trois décrets de la Sacrée Congrégation des Rites pour la canonisation du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, pour la béatification des cinquante-

deux martyrs de la Chine, du Tonkin et de la Cochinchine, et pour la proclamation de l'héroïcité des vertus du vénérable Alexandre Luzzago, patricien de Brescia.

Nous publions dans notre présente livraison le premier de ces décrets ; nous publierons probablement le second dans notre livraison de la semaine prochaine.

—Dom Albertario a visité Rome dans la seconde quinzaine de juin. Il y a été très fêté. Il y a eu nombre de réceptions en son honneur, notamment au séminaire américain du sud où il était l'hôte des membres du concile des évêques de l'Amérique latine, et au cercle universitaire catholique.

Au séminaire américain, la réception avait une importance exceptionnelle, vu la qualité de ses auteurs. Mgr Thome da Silva, archevêque de Bahia, primat du Brésil, prenant un bouquet de fleurs, s'écria à la fin de son discours : " Les chaînes de Finalborgo se sont changées en ces fleurs, symbole de la couronne immortelle que les anges vous tissent au ciel. Bienheureux, vous qui avez souffert et pleuré pour la cause de Dieu et de l'humanité ! "

Mgr Jara, évêque de Saint-Charles d'Ancud au Chili, termina à son tour par ces mots significatifs : " La cause de Dom Albertario n'est pas une cause personnelle ; c'est la cause de la chrétienté tout entière. Rabaisser une telle cause pour des raisons de jalousies malsaines serait une injustice et priverait le peuple catholique de l'enseignement que lui fournit l'admirable conduite de Dom Albertario. "

—L'éminent archevêque de Toulouse, Mgr Mathieu, que le Souverain Pontife vient de créer cardinal de curie, a pris possession le dimanche 25 juin de son titre cardinalice de Sainte-Sabine, et il a prononcé à cette occasion un beau discours dont nous extrayons la page suivante, qui venge éloquemment la France des injures et des calomnies dont elle a été l'objet :

Méritons-nous encore, Messieurs, cette faveur que le Père commun des fidèles n'a cessé de nous témoigner et qu'il vient d'affirmer de nouveau en créant un cardinal français de race, de cœur et de langue ? Il ne manque pas de critiques pour le contester et pour inviter le Saint Père à nous retirer une affection dont nous ne serions plus dignes. Justifions-nous, Messieurs, en justifiant le Saint-Père. La France vaut mieux que la réputation qu'elle se fait à elle-même par les polémiques de ses journaux et par ses agitations quotidiennes. Ce n'est pas là-dessus qu'il faut la juger, pas plus qu'on ne juge l'Océan sur l'écume impure de ses bords et sur les naufrages qu'il cause parfois dans sa colère. Et de même que l'Océan n'est agité qu'à sa surface, de même que ses profondeurs sereines cachent d'inépuisables trésors de vie, en même temps que sa grande voix ne cesse de parler d'infini et de chanter la gloire de son Créateur, de même la France garde dans

ses couches profondes des réserves extraordinaires de bon sens, de travail, de foi, de piété active et généreuse qui la mettent hors de pair parmi les nations chrétiennes, et font d'elle, passez-moi l'expression, la grande ressource de Dieu pour opérer son œuvre dans le monde.

En effet, Messieurs, quand un peuple entretient une armée de plus de quarante mille prêtres consacrés au ministère des âmes dans les rangs du clergé séculier ou régulier ; quand il présente aux regards des anges une parure de cent mille religieuses qui sont leurs véritables sœurs et qui ont renoncé à tout pour se donner aux pauvres, aux vieillards, aux malades, aux infortunes de toute sorte ; quand, à lui seul, il verse chaque année plusieurs millions pour la Propagation de la foi ; quand, sur toutes les plages du monde, depuis le continent noir jusqu'aux glaces du pôle, ses missionnaires s'en vont semer l'Évangile avec un dévouement qui est allé souvent jusqu'au martyre ; quand, depuis le commencement du siècle, ce peuple a donné pour Jésus-Christ et pour tout ce qui représente Jésus-Christ son or, ses travaux et son sang avec une générosité toujours grandissante ; quand, enfin, la Sainte Vierge a daigné lui parler en personne et lui demander des hommages éclatants comme ceux qu'elle reçoit chaque année à Lourdes, il me semble que ce peuple a le droit de se proclamer catholique et d'affirmer qu'il n'est pas abandonné de Dieu ! Et pour aller jusqu'au bout de ma pensée, je crois que ce peuple a le droit de répondre aux Pharisiens qui le signalent au mépris de l'Europe avec des airs scandalisés et des gestes pudiques : Avant de m'accuser, faites-en donc autant, et que celui d'entre vous qui n'a jamais péché contre l'Église me jette la première pierre !

Se tournant vers les religieux qui encombraient l'église et qui constituaient en quelque sorte une délégation de la colonie religieuse française de Rome, le cardinal s'est écrié :

Eh ! Messieurs, n'ai-je pas en ce moment sous les yeux l'éclatante réfutation de ces calomnies ? Que vois-je devant moi, sinon un échantillon et comme un bouquet magnifiquement assorti de cette floraison surnaturelle que la grâce de Dieu a fait éclore sous le soleil de France ? Religieux et religieuses de tout costume et de toute vocation, Sœurs de Saint-Vincent de Paul, Sœurs de Saint-Charles de Nancy, de la Présentation de Tours, du Bienheureux Grignon de Monfort, du Bon-Pasteur d'Angers, Petites Sœurs des Pauvres et tant d'autres que j'oublie ou que je ne connais pas, fils de Rancé, d'Olier, d'Eudes, de Liberman, de d'Alzon qui êtes venus chercher à Rome la protection de Pierre et un nouveau champ pour votre activité, admirables Frères des Ecoles chrétiennes, docte et pieuse communauté de Saint-Louis, jeunes clercs que je rencontre tous les matins allant puiser la vraie doctrine aux sources les plus profondes et les plus pures, membres de la prélature qui secondez ici l'influence de notre pays par votre science et votre habileté, oh ! je salue en vous tous, avec une légitime fierté, la vivante apologie de la France catholique et la preuve que la fille aînée de l'Église est restée dans la Maison de sa mère l'ouvrière active, infatigable et bienfaisante par excellence !

—Les catholiques n'ont pas actuellement la majorité au conseil municipal de Rome, et ils ne veulent pas l'avoir, vu que les chefs de la municipalité sont obligés de venir en relations trop intimes et trop fréquentes avec les représentants de la monarchie de Savoie, mais aux dernières élections ils ont fait élire tous les candidats qu'ils ont présentés, et c'est là le succès auquel faisaient allusion les dépêches qui nous sont parvenues il y a quelque temps.

—On annonce la série de changements suivants dans l'administration pontificale :

Mgr Agapit Panici est nommé secrétaire de la Congrégation des Evêques et Réguliers ; Mgr Spolverini est nommé sous-dataire en remplacement de Mgr Panici ; Mgr Veccia est promu du secrétariat de la Propagande pour les affaires du rite oriental au secrétariat de la Congrégation générale de la Propagande ; Mgr Savelli est nommé secrétaire de la Propagande pour le rite oriental.

—La ville de Gênes a célébré avec un éclat extraordinaire le huitième centenaire de la translation dans ses murs des cendres de saint Jean-Baptiste. Les autorités religieuses et civiles et le peuple ont rivalisé d'ardeur pour fêter le grand saint. Les fêtes ont duré plusieurs jours.

FRANCE.—Il paraît hors de doute que le cabinet Waldeck-Rousseau dont l'étrange composition a soulevé la colère de tous les partis, n'a été sauvé de la défaite parlementaire que par les adjurations du sectaire Brisson qui aurait fait à la tribune le signe de détresse maçonnique.

Il est bien malheureux que la France se trouve ainsi jetée sous le joug d'un gouvernement chéri de la Maçonnerie, mais la conduite de Brisson aura pour résultat d'ouvrir les yeux à certaines gens que n'avaient pas encore éclairées les ardentes campagnes menées tant par les catholiques que par Jules Lemaître et ses amis.

La secte maudite, appuyée par la juiverie et tous les éléments antisociaux et anticatholiques, joue sa partie suprême.

—Le Moine, directeur de la *Croix*, donne dans ce journal une série de chiffres tellement éloquentes par eux-mêmes que nous ne saurions mieux faire que de les reproduire sans commentaires :

On sait qu'après 1848, des concours furent établis entre les écoliers de Paris, pour des bourses sans distinction d'écoles, congréganistes ou laïques. Le principe de l'égalité était proclamé éternel, mais les résultats devaient le faire fléchir.

En effet, pendant les trente années qu'eurent lieu les concours, bien que les écoles des congréganistes n'eussent pas tout à fait la moitié du nombre (48%), il s'est produit que sur 1445 bourses pour les écoles primaires supérieures mises au concours, 1148 places ont été données aux élèves des Frères.

En 1878, l'année dont le succès acheva d'exaspérer contre les Frères et amena la suppression du concours, sur 339 concurrents admissibles, 242 appartenaient aux Frères et 97 seulement aux écoles laïques plus nombreuses, et encore, sur les 50 premières places, 34 étaient aux catholiques contre 6. (*Dict. pédagogique Férard*).

Au reste, les procès-verbaux de la récente Commission d'enquête sur l'enseignement secondaire donnent à l'égard du succès un tableau fort surgestif :

Sur 23 concours, de 1848 à 1870, les dix premiers numéros dans l'ordre de mérite ont été dévolus aux Frères dans la proportion suivante :

	Aux écoles des Frères.	Aux écoles laïques plus nombreuses.
Le no. 1.....	20 fois	3 fois
Le no. 2.....	22 fois	1 fois
Le no. 3.....	20 fois	3 fois
Le no. 4.....	18 fois	5 fois
Le no. 5.....	19 fois	4 fois
Le no. 6.....	23 fois	0 fois
Le no. 7.....	17 fois	6 fois
Le no. 8.....	18 fois	5 fois
Le no. 9.....	18 fois	5 fois
Le no. 10.....	22 fois	1 fois

Ce résultat écrasant, au lieu de faire reconnaître la supériorité de l'enseignement chrétien et de lui faire obtenir de légitimes privilèges ou au moins un régime d'égalité en faveur de l'instruction des enfants, a amené la décision que les élèves congréganistes seraient exclus—comme indignes sans doute—du concours, et depuis vingt ans les mille bourses données ont été aux seules écoles laïques ; maintenant, celles-ci ont régulièrement les dix premières places.

—Les dépêches nous annoncent que le frère Flamidien, de Lille, accusé du meurtre de l'un de ses élèves, a été remis en liberté. Nous n'avons pas voulu jusqu'ici parler de cette affaire qui a causé une grande émotion en France et qu'une sale revue a voulu exploiter ici. Nous lisons bien dans les journaux français que le fr. Flamidien était traité d'une façon inique, mais nous attendions la proclamation officielle de son innocence pour dénoncer les procédés employés contre lui.

Le fr. Flamidien a été traité d'une façon ignoble par le magistrat chargé d'instruire son affaire, si bien que de toute la conduite de celui-ci, la *Semaine religieuse* de Cambrai peut dire dans un article très calme, où elle résume la cause :

Il n'y a plus en ville personne de sensé et d'honorable, il n'y a plus personne au dehors qui ne dise après la *Dépêche* : " Il y a là un scandale qui dépasse toutes les limites et qui n'a pas de précédent dans nos fastes judiciaires."

Toute cette affaire paraît avoir des dessous mystérieux sur lesquels il serait trop long d'insister ici, mais qui devront être dévoilés un jour ou l'autre. L'arrestation du fr. Flamidien a été le principe de toute une campagne contre les religieux, et beaucoup se demandent si les initiateurs réels de la campagne ne seraient pas en état de renseigner la justice sur la personnalité de l'individu ou des individus qui, après avoir assassiné le jeune Foveau, l'ont transporté chez les Frères. L'arrestation du fr. Flamidien, et sa condamnation espérée servaient tellement bien les desseins de ces gens que le vieil axiome de droit nous revient forcément à la mémoire : *Is reus est cui culpa prodest.*

—Nous lisons dans la *Vie Catholique* :

Dans sa réunion au Cirque d'hiver à Paris, la Société d'Encouragement au Bien vient de décerner sa deuxième couronne civique à la Société des Œuvres de mer.

Jamais œuvre de solidarité humaine ne mérita mieux une récompense aussi élevée que la Société des Œuvres de mer, qui s'occupe de secourir les marins pêcheurs, non seulement au point de vue matériel, mais encore spirituel. Ses bateaux-hôpitaux, où l'on trouve à la fois le prêtre et le médecin, permettent de leur faire beaucoup de bien. Malheureusement, les tempêtes polaires ont durement éprouvé cette Société qui a perdu coup sur coup le *Saint Pierre No. 1* et le *Saint-Paul*. Il ne reste plus que le *Saint-Pierre No. 2* ; mais, comptant sur la charité publique, cette Société s'occupe déjà de faire construire un quatrième bateau-hôpital à vapeur. Elle ne travaillera pas en vain.

ANGLETERRE.—Le cardinal Vaughan, l'éminent archevêque de Westminster, a récemment adressé au cardinal Perraud, évêque d'Autun, une lettre extrêmement instructive. Nous en détachons le passage suivant auquel la reproduction—que nous avons faite récemment—de l'article de M. l'abbé Austin Richardson, donne un intérêt particulier :

L'Angleterre traverse pour le moment une crise religieuse des plus vives. Un grand nombre de ministres anglicans et de laïques essaient de rétablir les exercices religieux de l'Eglise, en faisant profession de certaines doctrines catholiques.

Ils avouent publiquement que les doctrines et la discipline de l'Eglise ne dépendent pas des hommes uniquement, mais de Dieu, et que les tribunaux civils, tels que le Conseil privé de la reine et le Parlement, n'ont aucun droit à trancher ces questions. Ils vont encore plus loin et déclarent qu'ils ne reconnaîtront les

décisions des évêques anglicans qu'en tant que ces décisions se trouveront d'accord avec les doctrines et les pratiques de l'Eglise catholique. En d'autres termes, ils rejettent en principe l'autonomie d'une église nationale, et font profession de croire en l'Eglise catholique au-delà des mers.

Toutes ces déclarations ont été faites ouvertement, sans restrictions aucunes, et sans crainte, et il est impossible de révoquer en doute la sincérité, la piété et le désir que manifestent ces hommes de suivre l'attrait et les inspirations de la grâce.

L'unique germe de protestantisme qui leur reste, c'est leur refus absolu de reconnaître l'autorité du Chef de l'Eglise et d'écouter sa voix.

Ce n'est pas à nous de lutter avec eux, de faire de la controverse *in persuasibilibus humane sapientie verbis* ; ce qu'il faut, c'est une inondation de la grâce divine, et ceci nous ne pourrons l'obtenir que par la prière. Mais que faire ? Seuls, nous ne pourrions rien.

Ce que nous voulons, ce que nous désirons le plus pendant cette crise religieuse, ce sont des prières, des prières et encore des prières.

IRLANDE.—A la suite de l'adoption par les évêques irlandais réunis à Mayrooth, de l'énergique résolution dont nous avons publié le texte dans notre dernière livraison, M. John Dillon, le député irlandais bien connu, a soulevé la question universitaire au parlement anglais.

Dans sa réponse à M. Dillon, M. A. J. Balfour, le chef parlementaire du parti unioniste à la Chambre, dont les opinions sur la question universitaire sont bien connues, a dû avouer qu'il était impossible à l'heure actuelle de rendre justice aux catholiques d'Irlande, vu les mauvaises dispositions du peuple anglais.

C'est la plus formidable accusation que l'on puisse porter contre l'Angleterre.

—A la dernière réunion de la *Maynooth Union*, l'abbé O'Riordan a proposé la création d'une société spéciale à l'Irlande sur le modèle de la *Catholic Truth Society* d'Angleterre.

—L'un de nos confrères annonce que les évêques d'Irlande tiendront un concile national à Armagh l'an prochain.

ESPAGNE.—Une flotte française a récemment visité le port de Cadix. Elle y a été reçue avec enthousiasme. Un journal de la ville, *El Pueblo Catolico*, a profité de l'occasion pour lui adresser en même temps qu'à la France, un cordial salut et un grave avertissement.

Voici cette page dont la méditation pourra nous être aussi utile qu'à nos frères d'outre-Atlantique :

Soyez les bienvenus, vaillants marins de la nation sœur chérie de l'Espagne, et veuillez agréer le cordial salut que vous adresse cette humble revue catholique.

Ne croyez pas que l'Espagne d'aujourd'hui soit morte, ou près de la putréfaction ; bien qu'à la surface elle paraisse languissante, son cœur est encore assez robuste.

Vous pouvez le proclamer partout où vous irez ; dites aussi que la brave nation d'Elisabeth la Catholique, de Philippe II, de Cisneros, de Fernand Cortez, de Calderon de la Barca et de Cervantès, palpite encore sous les hontes de la Maçonnerie, laquelle a envahi tout son être ; dites que la noble Espagne, la patrie d'un si grand nombre de savants éclairés, de héros courageux, de tant de saints aux vertus sublimes, est encore en vie, mais que la lèpre sectaire a pourri l'organisme national en lui enlevant toutes ses énergies.

Soyez donc, ô braves marins, les messagers de cette vérité, et plaise à Dieu que le grand peuple français puisse et sache résister mieux que l'Espagne aux attaques de la Maçonnerie juive qui renverse les nations et est l'ennemie jurée de la race latine.

TURQUIE D'ASIE.—Mgr Altmayer, dans une lettre au Saint-Père, que mentionnent simplement les *Missions catholiques*, annonce qu'un mouvement extraordinaire de conversion se produit parmi les populations nestoriennes de Mésopotamie, à la suite d'une mission de trois mois dont deux religieux dominicains, les RR. PP. Rhétoré et de France, viennent de supporter les rudes fatigues.

Cinquante mille chrétiens nestoriens ont adhéré à la foi catholique entre les mains des vaillants missionnaires ; et dans la région voisine de Van, par leur entremise également, trente mille Arméniens-Grégoriens ont également embrassé le catholicisme.

CORÉE.—Nous lisons dans la *Croix* :

Le dernier courrier de Corée fait connaître que le R. P. Joseph Vermorel, emmené en captivité il y a quelque temps par les rebelles coréens, battu et blessé par eux, et dont la vie courait les plus grands dangers, a réussi à s'enfuir sur un cheval. Il est présentement en sûreté et bien portant.

Le résident français demande la punition des coupables.

ANTILLES ANGLAISES.—Le R. P. Réginald Sarthou, dominicain, écrit de Scarborough, chef-lieu de l'île de Tobago, en date du 6 juin, la lettre suivante :

Dans mon dernier rapport sur la mission, je vous disais que l'île de Tobago allait changer de gouvernement ou plutôt d'administration, qu'elle allait devenir partie de la Trinidad, la grande île voisine, perdant ainsi son autonomie et son indépendance.

Aujourd'hui, c'est un fait accompli ; le changement a eu lieu. Les conséquences, au point de vue religieux, sont énormes. Nos établissements catholiques à Tobago recevront un subside du Gouvernement, aussi bien que nos Institutions catholiques de Trinidad. J'ai tout lieu de croire que cet aide nous sera accordé dès le 1er janvier prochain.

Mais, pour avoir droit à cette subvention du Gouvernement, il nous faut remplir certaines conditions. Nos écoles par exemple, notre orphelinat doivent avoir un local qui satisfasse les inspecteurs.

Sur cinq écoles que j'ai actuellement à Tobago, une remplit toutes les conditions voulues, une autre demande à être complétée, et une provisoire qui compte près de cent enfants est à construire entièrement.

Quant à mon orphelinat, il est tout à fait à son origine. Les pauvres enfants que j'ai recueillis emplissent mon presbytère. Jamais le gouvernement ne s'en occupera si je n'ai un local convenable, et si je ne remplis aussi quelques autres conditions que l'administration m'impose.

Si je pouvais aussi construire un petit couvent, il serait facile d'y entretenir quelques religieuses qui seront rétribuées par le Gouvernement. Ces religieuses seraient d'un grand secours pour le missionnaire qui est seul dans l'île. Elles pourraient au moins prendre la charge d'une école et de l'orphelinat.

La Propagation de la Foi secourait il y a quelques années l'île de la Trinidad, puis elle retira ses allocations parce que l'île pouvait se suffire à elle-même. J'ai tout lieu de croire que, sous peu, Tobago, grâce au changement ci-dessus mentionné, pourra aussi se suffire. Mais en ce moment, l'île est trop pauvre pour pouvoir se relever elle-même. Il me faut en ce moment au moins 30,000 francs pour faire les constructions. Les protestants vont de l'avant ; nous, catholiques, nous devons les imiter. On aura dans un avenir très prochain, des conséquences on ne peut plus heureuses pour la Mission.

17 juillet 1899.